

Rencontre avec Marion Brunet

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE BLANCHARD

Elle vient de rendre à son éditeur PKJ le manuscrit de son prochain titre jeunesse – à paraître en mars 24 – et met la dernière main au roman noir *Nos armes* qui sortira en janvier chez Albin Michel. Rencontre avec la romancière, échange sur ses valeurs, retour sur son parcours, ses œuvres...



↑ Séjour de voile en Bretagne, en 1995.



Aperçu de la bibliothèque de Marion et de quelques-unes de ses références incontournables en jeunesse.



Pour attaquer fort et ferme, donnez-nous votre définition de la littérature...

J'adorerais avoir une phrase incroyable et percutante là-dessus mais franchement... je dirais que la littérature c'est raconter des histoires avec style dans un contexte qui ne soit pas un alibi, et qui ébranle le lecteur.

Comment présenteriez-vous votre démarche et vos livres jeunesse à un adulte qui ne vous connaît pas ?

J'écris de la littérature jeunesse et adulte mais la césure entre les deux est fine, et je peux vous conseiller l'un de mes livres en rapport avec ce que vous êtes et ce que vous aimez, bien plus qu'en lien avec votre âge. Je pense que j'explore ce que l'on nomme « littérature du réel », aussi bien pour ados que pour adultes – des fictions noires, des fictions sociales, des tragédies ordinaires. Avec ce qu'il faut d'imaginaire et d'amplitude narrative pour qu'on vibre avec les personnages, j'espère !

Comment les présenteriez-vous à un jeune qui ne vous connaîtrait pas ?

J'aime raconter des histoires, explorer des personnages forts parce qu'au fond, ce sont les personnages qui m'intéressent, c'est-à-dire les gens. J'écris surtout des textes réalistes et contemporains, parfois dans des contextes atypiques, mais pas toujours. Mes textes sont souvent durs parce qu'ils parlent de la vie réelle, mais aussi d'amitié, d'amour, de solidarité, d'engagement, de courage, parce que tout ça fait aussi partie de la vie réelle.

Vous avez créé des personnages masculins centraux, cela peut surprendre quand on lit le texte que vous avez écrit pour *La Revue des livres pour enfants*, « À cause de Constance Bonacieux »...

Je l'ai fait plusieurs fois. Dans mon premier roman, *Frangine*, c'est un adolescent qui raconte, Joachim. Et plus tard aussi, dans *Sans foi ni loi*, c'est Garrett le narrateur. Mais ce qui est vrai, c'est que les deux sont des témoins, pas exactement des héros, ils accompagnent un personnage féminin qui est au cœur de l'histoire. Dans *Frangine* c'est la sœur de Joachim, Pauline, et dans *Sans foi ni loi* c'est Abigaïl Stenson, qui enlève Garrett dès les premières pages.

Dans le roman noir, tradition littéraire dans laquelle vous vous inscrivez, les trajectoires des personnages sont déterminées par leur classe sociale. Dans vos textes pour la jeunesse, il est frappant de voir combien la géographie – le climat, le paysage – redoublent les inégalités...

Avant ça, je gommait tout signe d'identification des lieux pour qu'ils soient plus universels. *Frangine* se passe dans une petite ville, *Dans le désordre* une plus grosse ville mais sans précision. Et puis j'ai réalisé que l'ancrage géographique n'empêchait pas l'universalité, c'est même le contraire. Du coup, par la suite, tous mes romans sont situés, et ça a son importance – la Bretagne dans *Plein gris* et *Katja*, Marseille dans *Vanda* [ndlr : ces deux textes sont parus dans deux collections « adultes » pour reprendre le terme d'une autre belle plume, Clémentine Beauvais].

Marseille, j'y vis, le Sud, j'y ai grandi. Alors forcément, il en transparait quelque chose. Le premier roman que j'ai clairement situé dans le Sud, c'est *L'été circulaire* [ndlr : Grand prix de littérature policière, 2018 et prix SNCF du Polar 2019], et la chaleur, comme la géographie, faisaient vraiment partie du roman.

Et la Bretagne de *Plein gris*...

La Bretagne c'est pas anodin, c'est une région que j'aime énormément et dans laquelle j'ai passé toutes les vacances de l'enfance, parce que mes grands-parents vivaient à Saint-Malo. Je me suis longtemps pensée plus bretonne que sudiste, d'ailleurs c'est pas complètement faux. Je n'y vis pas, mais à chaque fois que j'y vais j'ai l'impression de rentrer chez moi. Les marées, la lumière, la pluie (pas souvent, mais quand même). Quand j'étais gamine, je me racontais qu'un jour je vivrais sur l'île qu'on voyait dans la baie entre Rothéneuf et Cancale ; il y avait une maison sur une île, immergée à marée haute, à laquelle on pouvait accéder à marée basse – c'est marrant, exactement comme la demeure de pierre du vieux qui va mourir dans *Katja* [ndlr : bibliographie adulte]. Beaucoup plus tard, j'ai appris que cette maison sur l'île qui me faisait rêver appartenait à Léo Ferré, et que *La mémoire et la mer* avait été écrite dessus, aux deux sens du terme. C'était drôlement magique parce qu'à

l'époque où j'ai appris ça, j'adorais Ferré. Bon, maintenant il me fatigue, son côté vieux phalloscrate incompris, poète maudit, j'y suis beaucoup moins sensible qu'à l'adolescence.

Le ressort dramatique de *Plein gris* repose sur le huis-clos d'un voilier en pleine mer...

La pleine mer parle d'autre chose que de plage. On est dans l'enfermement sur un bateau avec impossibilité de sortir du huis clos, c'est ça qui est intéressant. On affronte les autres ou on meurt. C'est un peu la même dramaturgie que sur une île, sauf qu'une île ne peut pas couler. On trouve le motif de la presque-île dans *Katja* [ndlr : roman «adultes» éponyme]. C'est comme une arène, un espace scénique privilégié. Et puis le voilier en pleine tempête, c'est une des rares situations de grand danger vis-à-vis de la nature que l'on puisse encore affronter en France. Il y a la pleine mer et une ascension en montagne, peut-être.

Vous avez été éducatrice spécialisée en foyer d'accueil pour enfants avant d'exercer en hôpital de jour pour les adolescents, ce que l'on peut lire entre les lignes de certaines histoires...

Mon ancien métier a eu un impact fort sur ce que j'écris aujourd'hui, bien sûr. À vingt ans j'avais écrit un roman qui, à la relecture, me semble pénible et autocentré. Je n'ai jamais utilisé réellement des personnes que j'aurais transformées en personnages, mais en revanche ce métier m'a offert un regard et une ouverture sur le monde et sur les gens. Une façon de ne pas juger, de ne pas cliquer les motivations. De créer des personnages en nuances et de les aimer malgré leur lâcheté, leur violence, leurs incapacités. Il y a pas mal de lecteurs qui me sont tombés dessus à cause du personnage de Vanda [ndlr : du roman éponyme «adultes»], comme si aimer le roman signifiait aimer le personnage et valider ses actions. Alors que Vanda est touchante mais aussi toxique, je le sais bien, je l'ai créée comme ça exprès!

Dans *Vanda*, j'ai utilisé cet univers que je connais bien, dans lequel mon personnage principal est femme de ménage. Il y a à la fois l'état lamentable de l'hôpital public et la difficulté à travailler avec la folie au quotidien. Et puis surtout il y a Vanda, borderline, qui est du côté de

la normalité mais pourrait facilement basculer. Parce qu'il n'y a pas les fous d'un côté et les gens normaux de l'autre.

En jeunesse je dirais que j'ai vraiment pensé aux enfants du foyer dans lequel j'ai bossé il y a longtemps, «La louve», d'ailleurs le premier *Ogre* [... *au pull vert moutarde*] leur est dédié. Linda, Yoan et Abdou n'existent pas et pourtant, les éducateurs qui l'ont lu m'ont tous dit : «Je les connais ces gamins-là!».

Vous avez une amitié pour le personnage de Calamity Jane telle qu'elle est donnée à connaître dans *Lettres à ma fille*, sa présence planait-elle le temps de l'écriture de *Sans foi ni loi*?

S'il y avait une présence, ce n'était pas celle de Calamity Jane, étrangement, mais plutôt celle de sa fille, qui aurait pu partager la solitude de Pearl. Pour moi, Abigaïl est vraiment différente de Calamity même si elles se rejoignent sur deux points : le fait de vouloir vivre comme un homme et le fait de ne pas se sentir capable d'élever leur fille (et je ne sais pas si c'est vrai ou fictionnel en ce qui concerne Calamity Jane). En revanche, je voulais vraiment créer un personnage hors la loi, et de meurtrière. Un personnage ambivalent, une femme attachante mais dangereuse, chaleureuse avec ses amis et amies mais aussi profondément indépendante et égoïste. Je ne crois pas que Calamity était comme ça, de ce que j'en sais.

La famille, vous en montrez une plutôt protectrice dans *Frangine*... l'autre beaucoup moins dans *L'été circulaire*...

Ce que j'aime bien raconter, c'est comment on peut être une famille sans être dans les schémas parentaux classiques. Des amis peuvent constituer une famille (*Dans le désordre*, la série de *L'Ogre*, *Sans foi ni loi*), on peut aussi être sur un schéma classique mais avec des parents différents (*Frangine*, *Vanda*). Je suis intéressée par les marges, et par la question du groupe.

De sympathiques sorcières s'appellent «sœurs» entre elles dans *L'ogre au pull rose griotte* et *L'ogre à poil(s)*...

La sororité est importante pour moi, dans ma vie, dans ma construction. Tu vois, j'en parle d'ailleurs



↑

Marion Brunet au travail devant sa bibliothèque, Marseille, 2023.

quand j'évoque *Les confessions d'un gang de filles*, de Joyce Carol Oates. On nous a vendu de la compétition féminine, ce qui m'a toujours semblé être une absurdité. Dans mon univers, dans mon monde, ça ne collait pas. Et ça ne colle toujours pas.

Laisse-t-on jamais ses personnages derrière soi ?

Parfois, on prend de la distance avec eux. Mais ils restent présents et peuvent être convoqués très rapidement : pour vérifier que l'on ne se répète pas. Abigail, parce qu'elle appartient à un autre temps et surtout parce que je l'ai tuée, est certainement le personnage qui reste le plus présent.

Vous avez obtenu de nombreux prix dont, en jeunesse, une Pépite à Montreuil. Est-ce que cela affermit une identité d'écrivaine ?

Oui, carrément ! D'autant qu'« en jeunesse », les prix n'ont pas exactement le même sens qu'« en adulte ». Ce sont des prix organisés par et pour les

lecteurs. Ils sont créés pour faire lire les jeunes. Et ce sont eux qui votent, là où ailleurs ce sont des professionnels. Et je trouve que lorsqu'on est invité dans les classes avec d'autres auteurs et autrices, il y a une très bonne ambiance entre nous, une vraie camaraderie sans compétition. J'ai fait énormément de rencontres autour de *L'Ogre*, mais particulièrement aussi autour de *Frangine*, dont certains thèmes ont beaucoup intéressé les enseignants – la question du harcèlement et l'homophobie. J'ai eu de magnifiques surprises avec ce bouquin, auxquelles je ne m'attendais pas. J'ai souvent dû prendre sur moi pour ne pas pleurer. Je me souviens de plusieurs gamins venus me dire : « Vous savez, avant, j'étais pas pour que les homosexuels aient des enfants, et puis après avoir lu votre livre, franchement je trouve que chacun fait ce qu'il veut ». Je me souviens d'un lycée où je suis arrivée, tous les élèves étaient disséminés dans le CDI – un très bel espace, d'ailleurs. Et un par un, sans que je

m'y attende, ils se sont mis à déclarer, comme Joachim dans *Frangine* : « J'ai découvert qu'on ne vivait pas au pays des Bisounours le jour où... » et suivait une phrase, drôle ou poignante, allant de la fiction de la petite souris... à la perte d'un proche. C'était incroyable, ils m'ont attrapée par le cœur ces saligauds, j'arrivais plus à parler ensuite tellement j'étais émue. Mais j'ai aussi fait des rencontres à partir de *Sans foi ni loi*, et *Dans le désordre*. Les rencontres sont différentes pour le coup, parce qu'il y a des personnages qui prêtent au débat. Stenson qui « abandonne » sa fille dans *Sans foi ni loi*, les anarchistes de *Dans le désordre* qui choisissent l'illégalité. Mais la première année, ce sont les rencontres sur *Frangine* qui m'ont permis de faire des économies et d'arrêter mon ancien boulot, parce qu'il a été sélectionné dans beaucoup de prix.

Depuis vos débuts, il y a dix ans, cela a été vital ces invitations en classe, en bibliothèque, pourquoi ?

Oui, parce qu'au début tu ne vis pas sur les droits d'auteur d'un seul bouquin, à moins de faire vraiment d'énormes ventes, et c'est rarissime. Ce sont les personnes qui organisent des salons, ou des bibliothécaires ou des profs, souvent très impliqués et motivés, qui nous contactent pour nous proposer de venir rencontrer les lecteurs. Parfois pour un seul bouquin, parfois pour plusieurs. Parfois une journée accolée à un salon du Livre, d'autres fois une semaine pour un prix, par exemple. Les rencontres sont payées au tarif négocié par la Charte [des auteurs et illustrateurs jeunesse] qui est très correct [ndlr : une journée complète est payée 475 euros brut HT].

Du coup, même si parfois c'est un peu dur de traverser la France en laissant un enfant, une compagne ou un compagnon, des projets, etc., on sait aussi que c'est une partie de notre gagne-pain. Pas seulement évidemment, mais c'est important, surtout quand on est crevé. Je le dis aux jeunes, oui, on aime vous rencontrer et discuter avec vous, mais au départ c'est pas notre métier, c'est autre chose, et on est contents de vous voir ET d'être payés pour le faire. Ils comprennent très bien d'ailleurs.

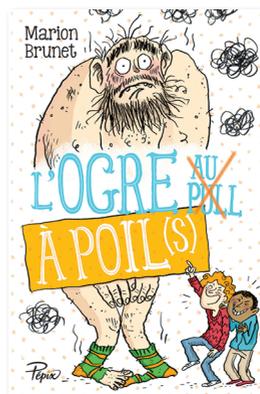
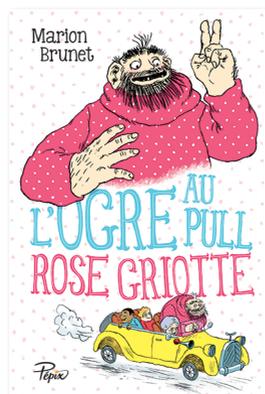
La question de l'argent est au cœur de la tradition du roman noir et les jeunes posent souvent cette

question : « Combien ça gagne, un auteur ? ». Que leur répondez-vous ?

Bah que ça dépend vraiment des auteurs, pour le comment et pour le combien. Et les deux sont étroitement liés. Certains auteurs et autrices travaillent par ailleurs, ils sont souvent enseignants, pas seulement mais beaucoup. Moi j'ai choisi de lâcher mon ancien métier pour vivre de l'écriture. Au début beaucoup grâce aux rencontres scolaires puis peu à peu le ratio s'est équilibré entre droits d'auteurs et interventions scolaires. J'aimais mon métier mais j'arrivais au bout de quelque chose, j'en avais marre, j'avais un rapport compliqué à l'institutionnel, et puis la psychiatrie, ça use vraiment. Il y a une répétition, des fatigues liées à ces répétitions, et c'est un métier qu'on ne peut pas se permettre de mal faire, je trouve, comme tous les métiers qui mettent en relation avec des publics fragiles. Je crois qu'il était vraiment temps que j'arrête et je me souviens d'un matin, après avoir arrêté, où je suis allée écrire à la terrasse d'un café. C'était génial, j'étais là, en pleine semaine de septembre, à choisir de travailler en buvant un café et en faisant ce que j'aime le plus faire, et soudain, j'ai vu un des adolescents dont je m'occupais qui errait sur la place en direction de l'hôpital de jour, mon ancien lieu de travail. Je me suis dit qu'il fallait que je l'interpelle pour l'encourager à se rendre à l'hôpital de jour, sauf que... le blanc absolu, impossible de me souvenir de son prénom. C'était dingue, j'avais suivi ce jeune pendant trois ans, j'avais quitté le boulot depuis deux mois. Je me suis dit « Voilà, c'est le signe que c'est vraiment plus ton problème ».

Et les salons du livre, racontez-nous...

Une histoire rigolote à Montreuil : une vieille dame arrive sur mon stand, elle cherche manifestement quelque chose sans trop savoir quoi, elle pioche *Frangine*, lit tranquillement la quatrième de couv'. Le texte choisi n'était pas hyper clair, alors elle me demande des précisions, et je lui en donne. Là, elle s'écrie : « C'est très bien ce que vous faites, parce que moi je suis d'accord avec vous, je pense que les homosexuels ne doivent pas avoir d'enfants, sinon les enfants seront malheureux, c'est bien ça que vous racontez ? Que les enfants sont malheureux et se font harceler parce que leurs mères sont homosexuelles ? » Alors là je commence



←

Trilogie de L'Ogre chez Sarbacane (Pépix):

1. L'Ogre au pull vert moutarde, 2014
2. L'Ogre au pull rose griotte, 2015
3. L'Ogre à poil(s), 2016

à lui expliquer que oui, ça raconte ça, mais non c'est pas pour autant que... Elle me coupe: «*Je vais le prendre pour l'offrir à des amies qui sont ensemble et veulent avoir un enfant, et moi, je leur répète qu'il ne faut pas, comme ça elles verront bien que c'est pas une bonne idée*». Je suis restée scotchée, après j'ai beaucoup ri. J'espère que le couple à qui elle l'a offert a eu un enfant depuis.

L'amitié est au cœur de vos livres et vous avez évoqué la bienveillance des auteurs, autrices jeunesse, à qui aimeriez-vous faire un coup de chapeau ?

J'ai un joli souvenir : l'année où je bossais encore comme éducatrice en psychiatrie, j'avais monté un atelier d'écriture avec des ados. Lors d'un atelier, une jeune fille reste absolument impénétrable, visiblement braquée contre tout le monde. Elle refuse d'écrire mais ne s'en va pas pour autant. Je vais chercher mes livres et les pose sur la table, en libre accès. L'adolescente saisit *Aimez-moi maintenant*, d'Axl Cendres, et se met à le lire. Tout en elle se détend, son visage s'ouvre et elle se met à écrire un long texte qu'elle accepte de lire aux autres dans lequel elle se livre sur ses souffrances actuelles. À la fin de l'atelier, je lui tends le livre et lui dis qu'elle peut l'emprunter. Elle est partie avec, radieuse, et ne me l'a jamais rendu. J'avais raconté ça à Axl qui s'en était vraiment émue. Elle était super, Axl. Désespérée et drôle, talentueuse. Axl nous manque, je trouve super qu'il existe un prix à son nom. Une façon de la faire vivre. Je crois qu'elle aurait aimé que son nom perdure, aussi bien par ses livres que par un prix qui récompense d'autres auteurs et autrices.

Vos propos s'appuient indifféremment sur vos titres «adultes» ou jeunesse. Parlez-nous de cette distinction qui s'impose néanmoins aux professionnels des bibliothèques...

Ça, c'est LA question. J'ai des pistes de réponse mais ça reste compliqué. Au départ, je ne pensais pas écrire pour la jeunesse, ça s'est fait comme ça parce que j'ai découvert la collection Exprim' chez Sarbacane, parce qu'un ami m'a encouragé à envoyer un texte chez eux et que l'éditeur a aimé mon texte. Après, j'ai continué d'écrire dans cette collection parce qu'elle me semblait hors genre, avec des textes qui me semblaient aussi bien pour ados que pour adultes. Je pense aux romans d'Axl Cendres, à ceux de Martine Pouchain, de Benoît Minville. Et puis j'ai écrit un roman noir, *L'été circulaire* chez Albin Michel, et en l'écrivant je sentais qu'il y avait des choses différentes dans mon écriture, dans la noirceur, dans la langue.

Pourtant, je ne me suis jamais censurée en écrivant pour la jeunesse, et mes éditeurs non plus. Du coup j'ai beaucoup réfléchi à cette question, et elle reste ouverte d'ailleurs. Je dirais qu'il y a la question du désespoir qui est au centre, et donc du rapport au réel et au ressenti face au réel. Je laisse toujours de l'espoir quand j'écris en jeunesse. Il peut y avoir des situations terribles, de la violence, des traumatismes, mais je laisse toujours une part d'espoir, une ligne de fuite à mes personnages. En adulte, je m'autorise plus volontiers des fins bloquées, désespérées. Et des traumas insurmontables. Je pense que cette chose-là infuse dans l'écriture, dans la teneur même des personnages.

Dans les petites librairies, vos textes young adults sont parfois classés au rayon «vieux» adultes...

Oui, d'abord parce que je suis sur le fil entre les deux, vraiment, et aussi parce que mes romans young adults, lorsqu'ils passent en poche, passent en adulte [ndlr : *La gueule du loup*, initialement paru en Exprim' chez Sarbacane, devenu *Ce qu'elles ne savaient pas* au Livre de Poche]. Le «young adults», on pourrait se dire que c'est une catégorie pour vendre, mais je crois que c'est plus subtil. D'ailleurs beaucoup d'adultes vont désormais chercher des lectures dans les rayons «young adults» des librairies. Moi je pense que le young adults est un réservoir de fictions, d'aventures, de narrations intenses, souvent plus que dans la littérature dite «blanche». C'est un rayon qui n'oublie pas de raconter une histoire, d'attraper son lecteur, de le tenir en haleine. Après, c'est de la littérature ou pas, mais ce n'est pas le genre qui définit la littérature, chaque roman peut en être ou pas.

Vous avez débuté en jeunesse et y avez plusieurs éditeurs : Sarbacane, PKJ, In8... Garde-t-on une dette vis-à-vis du premier ?

En fait, j'ai débuté en adultes avec deux romans qui n'ont pas été publiés et c'est tant mieux quand je les relis aujourd'hui. Et l'accueil en jeunesse a lui été plus encourageant et m'a aussi donné la curiosité de découvrir ce qui se faisait en «young adults».

Mon premier éditeur, c'était Thibault Bérard chez Sarbacane, l'ancien directeur de la collection Exprim'. On a bossé plusieurs années ensemble, sur six romans – trois Exprim' et trois Pépix'. J'ai aussi travaillé comme lectrice/assistante sur la collection Exprim' pendant deux-trois ans. À son premier éditeur, on doit des remerciements pour avoir été mis·e en avant la première fois. Après, il ne faut pas rester avec des dettes. De la reconnaissance, mais pas de dette.

Et... avoir plusieurs éditeurs, à la fois In8 et PKJ par exemple, c'est aussi se confronter à des identités littéraires différentes. Bien sûr, les montants d'à-valoir ne sont pas les mêmes. Mais au-delà, l'un, In8, m'incite à écrire concis, l'autre, PKJ, permet l'aventure au long cours.

Vous cherchez encore le titre du roman jeunesse dont vous avez remis le manuscrit à PKJ, est-il en sommeil dans vos lignes comme l'étaient «Sans foi ni loi» ou «La gueule du loup» ?

Ça dépend complètement des textes. *Sans foi ni loi* je l'avais avant, *La gueule du loup*, je l'avais avant et je ne suis pas sûre que ce soit dans le texte... Dans *le désordre*, *Des rires de hyènes*, c'était dans le texte et je cherchais un titre. *Plein gris* c'est autre chose, un clin d'œil à *Plein soleil* de René Clément, l'adaptation cinématographique de *Monsieur Ripley* de Patricia Highsmith, dans lequel un meurtre a lieu à bord d'un voilier.

Certains de vos textes ont-ils été adaptés ?

C'est en cours ! Enfin entre l'option et la réalisation, il y a un monde. Disons que plusieurs textes sont optionnés : *L'été circulaire*, *Vanda*, *Plein gris*. Et peut-être bientôt *Sans foi ni loi*... *Plein gris* c'est pour une série, les autres pour des longs métrages. Le plus avancé c'est *L'été circulaire*. Je suis super excitée à l'idée que ça se fasse, mais c'est très long, très compliqué, et jamais certain. J'apprends la patience.

Travaillez-vous «sur plan» vos intrigues ou vous laissez-vous porter par votre écriture ?

De plus en plus souvent, je fais un plan avant d'écrire. Un plan flou, des grandes lignes ou des étapes importantes, pour avoir une intention, une direction, comme une flèche qu'on tire vers un endroit précis. Plein de choses bougent en cours de route mais quand il s'agit d'un récit d'aventure, je trouve ça nécessaire.

Comment travaillez-vous avec Xavier d'Almeida chez PKJ ?

D'abord, je lui fais lire le premier chapitre, pour qu'il ait très envie de lire la suite et m'encourage dans ce sens. Ainsi, je me sens attendue, j'ai mon premier lecteur impatient. Puis, la première version terminée, il va me faire un retour assez global. C'est-à-dire tel personnage pourrait être plus développé, là tu peux y aller plus fort, et bien entendu, on en discute. Franchement, à ce stade, je crois qu'on ne s'est jamais trouvés en désaccord. Au contraire, c'est assez excitant, parce que ça ouvre de nouveaux possibles. Pour *Sans foi ni loi* par

exemple, c'est lui qui m'a suggéré de développer les amis de Garrett, que je n'avais fait qu'évoquer. Sam et Sean ont pris une ampleur essentielle dans le roman. Sur le prochain, qui se passe dans un futur proche, il m'encourage à aller plus à fond sur les changements et dérèglements climatiques et il a raison. Après le travail sur une deuxième version, on attaque la dentelle, c'est-à-dire qu'on creuse dans la matière textuelle ; là, il va repérer une répétition, un dialogue un peu plus faible, une incohérence. Et à la toute fin, je reçois les dernières épreuves sur lesquelles un correcteur est intervenu (souvent par des propositions classiques de grammaire correcte qui me rendent dingue!), et je choisis d'écarter ou d'accepter ces dernières corrections.

Que pouvez-vous dire à nos lecteurs de votre prochain roman à paraître en mars 2024 chez PKJ et dont vous nous donnez en avant-première le premier chapitre?

Je suis très excitée par ce projet. Il y aura plusieurs tomes et plein de jeunes personnages que je commence à explorer et auxquels je suis déjà attachée. C'est futuriste mais à peine, j'ai juste poussé les

courseurs mais on est dans une dystopie très plausible je trouve. Il y aura de l'amitié, de l'amour, de la vengeance, de l'aventure, une situation écologique mondiale catastrophique mais des personnages en lutte. Et une panthère nébuleuse!

Votre portrait de Marseille, noyée par les eaux en 2052, est d'autant plus sombre que les réfugiés y périssent toujours en Méditerranée, scandale du présent, qui vient comme un « indice de réel », renforcer la crédibilité du texte. Est-ce sans tourment que l'on propose à des ados un roman montrant une société encore pire que la nôtre?

Pour moi, le rôle de la littérature n'est pas de vendre du rêve ou de divertir à tout prix. Penser le monde de demain au vu des scandales actuels, décortiquer le réel, mettre une loupe sur certains aspects de notre société, ça fait partie des attributions de la littérature. Et je pense, en plus, que beaucoup de jeunes sont largement sensibilisés à nos dérives capitalistes et trouveront un écho à leurs inquiétudes dans le texte. Pour ceux qui ne s'en préoccupent pas, eh bien... ça pourrait leur donner envie d'y réfléchir. Et ce serait bien, je trouve.

Bibliographie et extraits

Lorsque nous évoquons les titres qu'elle a écrits et les prix qu'elle a reçus, Marion Brunet précise qu'elle en a remporté plus d'une quarantaine en jeunesse. Tous l'ont confortée dans ses choix, encouragée dans les moments de doute, même s'ils ne sont pas tous répertoriés ici.

Frangine, Sarbacane (Exprim'), 2013

- Prix Unicef de littérature jeunesse
- Prix Ados en colère
- prix A-Fictionados

La gueule du loup, Sarbacane (Exprim'), 2014

L'Ogre au pull vert moutarde, Sarbacane (Pépix'), 2014

L'Ogre au pull rose griotte, Sarbacane (Pépix'), 2015

L'Ogre à poil(s), Sarbacane (Pépix'), 2016

Dans le désordre, Sarbacane (Exprim'), 2016

- Prix Libr'à nous, roman ado 2017

L'été circulaire, Albin Michel, 2018

- Grand prix de la littérature policière 2018,
- Prix SNCF du polar 2019,
- Prix des lecteurs du Livre de Poche, catégorie polar, 2019,
- Choix des libraires 2019

Sans foi ni loi, PKJ, 2019

- Pépite d'or du SLPJ

Vanda, Albin Michel, 2020

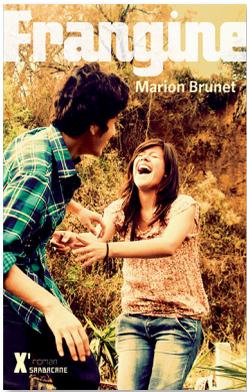
Plein gris, PKJ, 2021

Katja, In8 (Polaroid), 2021

Des rires de hyènes, In8 (Faction), 2022



Lorsqu'ils passent en poche, les romans de Marion Brunet rejoignent le rayon adulte : *La gueule du loup* est devenu *Ce qu'elles ne savaient pas* au Livre de poche (2022), *Frangine* est sorti chez Folio en 2020 et *Dans le désordre* est paru chez Points (2019).



Frangine, Sarbacane (Exprim'), 2013

Joachim raconte comment sa sœur cadette Pauline descend aux enfers à son entrée au lycée, harcelée à cause de sa famille homoparentale, et comment elle finit par trouver le moyen de combattre et battre ses prédateurs.

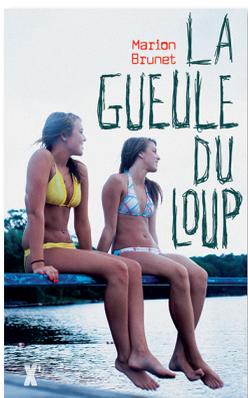
EXTRAIT pp. 6 et 7

LE PRIX À PAYER (SEPTEMBRE-OCTOBRE) LE PAYS DES BISOUNOURS

Ma sœur est entrée dans ma chambre. C'était quelques jours après la rentrée. Elle s'est assise sur mon lit. Elle m'a regardé très sérieusement, a coincé sa mèche de cheveux derrière l'oreille et m'a demandé :
- Joachim, à quel moment tu as réalisé qu'on ne vivait pas au pays des Bisounours ?

Je me suis dit : *Excellente question. J'ai bien réfléchi. C'est vrai que la famille, et plus précisément Maline et Maman, c'est de l'édredon plume d'oie. Du savoureux. Du doux, très doux. Je dis pas qu'on ne se prend jamais la tête, ce serait même plutôt cadré chez nous, mais dans l'ensemble elles ont l'air de penser que la vie est une gigantesque partie de plaisir remplie d'amis merveilleux et variés, et elles nous font participer. Le genre de mères à t'applaudir même quand tu te vautres lamentablement en trottinette ou à dire *Tu as fait de ton mieux mon chéri* quand tu arrives trente-deuxième sur trente-deux en course d'orientation.*

Même régime pour Pauline – peut-être même pire, puisque c'est la petite dernière. Si je me souviens bien, en CM1, elle avait fait une prestation théâtrale particulièrement ridicule, et Maline a quand même réussi à la trouver *gracieuse et expressive...*



La gueule du loup, Sarbacane (Exprim'), 2014

Lou et Mathilde, 18 ans, le bac en poche, sont en vacances à Madagascar, où elles vont vite découvrir les dangers et les menaces du monde adulte. À se frotter au loup, une course poursuite meurtrière dans la jungle insulaire va brutalement les faire grandir.

EXTRAIT p. 11

PROLOGUE

Le ciel est boursoufflé de nuages noirs. Torrentielle, la pluie cingle les arbres, les lianes, et le visage hagard des deux jeunes filles. La nuit les enroule, opaque, tandis qu'elles montent par le sentier boueux.

Elles essaient de courir mais glissent, leurs jambes molles, affaiblies par la panique. Elles ne pensent plus. Terrifiées, elles grimpent maladroitement le long des talus du cimetière. Lou tombe, mains dans la boue, bouche ouverte ; pousse un cri au milieu du fracas de l'orage. Mathilde, derrière elle, évite la chute de justesse, se penche pour aider son amie. Elles se tiennent à bras-le-corps, reprennent leur montée dans la nuit noire, se retournant sans cesse – brutalisées par le vent, le déluge et les caillasses sur leurs pieds nus. Elles ne sentent plus les gouttes, des filets d'eau les giflent, drus et aveuglants.

Enfin elles rejoignent l'à-plat, la petite clairière couverte de tombes. Du village, quelques lumières à peine rassurantes – aucune aide en perspective.

L'Ogre au pull vert moutarde, Sarbacane (Pépix'), 2014

Abdou et Yoan, de ces enfants dont personne ne veut, « sans avenir », dixit le directeur du foyer où ils vivent, ont de l'astuce à revendre. Cela tombe bien car le nouveau veilleur de nuit est un OGRE. Heureusement qu'il y a aussi Linda.

Dans *L'Ogre au pull vert moutarde*, premier tome de la trilogie, l'ogre évoque devant Abdou et Yoan la saveur délicate de la chair jeune...

EXTRAIT 1 pp. 58-59

LE GOÛT DES BONNES CHOSES

[...] – Je ne vous le fais pas dire ! Toutes les saveurs ne se valent pas. Entre un vieux au goût d'endive et un enfant qui... qui... pourrait être tellement de choses : futé, boute-en-train, amoureux, mélancolique, léger, timide, profond, orgueilleux, avare, généreux... et qui pourrait devenir tout ce qu'il veut !

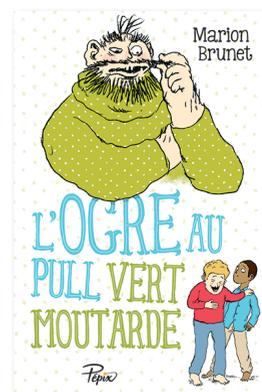
Il a pris l'air rêveur d'un coup, un sourire béat sur sa grosse face cramoisie, et s'est mis à énumérer :

– Avocat... Jardinier... Poète... Libraire... Maçon... Navigateur... Dresseur de pandas... Pilote de fusée...

– Boxeur !!! a brailé Yoan, des étoiles plein les yeux.

– Réalisateur !!! j'ai hululé en sautillant.

– Exactement !!! a renchéri l'Ogre, tout content qu'on le comprenne. Vous n' imaginez pas le festival de saveurs qu'on a en bouche... ET C'EST POUR ÇA QUE JE SUIS ICI ! »



Abdou explique comment émouvoir et attendrir son auditoire.

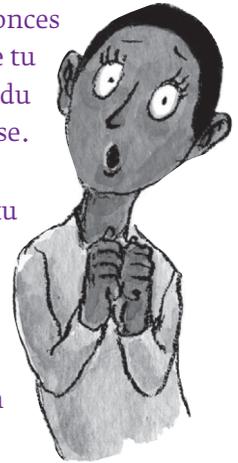
EXTRAIT 2 pp. 66-67

BONUS 6 [...] Le problème au départ, c'est que si tu annonces que tu es placé en foyer, les gens pensent tout de suite que tu y es parce que TU as fait quelque chose, alors que la plupart du temps, tu y es parce que QUELQU'UN t'a fait quelque chose. Tu me suis?

Alors c'est important de rappeler (surtout à un ogre que tu essaies d'attendrir pour pas qu'il te croque) que tu n'es pas une teigne mais plutôt un enfant au cœur pur qui n'a vraiment pas eu de chance dans la vie. Et puis au fond, si jamais tu deviens une teigne par la suite (hé ben si, ça peut arriver), c'est aussi qu'une teigne c'est plus combatif qu'un écureuil (même si c'est beaucoup moins mignon).

Donc: émouvoir!

1) **Ne parle pas directement de toi**, ça donne l'impression que tu te préoccupes plus des autres que de toi-même (PERSONNE ne se préoccupe plus des autres que de soi-même, mais si tu n'essaies pas de le faire croire, tu passes pour un égoïste, et c'est pas bon pour émouvoir, ça!).



L'Ogre au pull vert moutarde a été suivi de *L'Ogre au pull rose griotte* qui entraîne Abdou, Yoan et Linda dans la forêt, où leur famille adoptive s'élargit entre autres à des sorcières, et de *L'Ogre au pull à poil(s)* où une cohorte animalière les rejoint, en lutte contre l'usine de traitement de déchets radioactifs qui rend malade la forêt entière.



Dans le désordre, Sarbacane, « Exprim' », 2016

Dans une grande ville du Sud de la France, sept jeunes se rencontrent en manif. Voici ici Basile dont Jeanne, héroïne centrale, est en train tomber amoureuse. La scène a lieu alors qu'il vient de sortir de garde à vue. Basile évoque comment il a quitté le domicile de sa mère qui lui demandait de travailler. Par la suite les sept jeunes vont décider de vivre ensemble.

EXTRAIT pp. 29-30

Il [Basile] mime la frayeur avec l'aisance d'un comédien qui a déjà conquis son public. D'ailleurs, Jeanne n'est plus seule à l'écouter. Alison aussi, et même Marc, qui connaît l'histoire par cœur et secoue la tête en souriant, habitué au numéro d'acteur de son ami.

- J'aurais pu refuser et aller vivre dans le squat de mon pote Marc, en plus c'était un squat plein de filles, et ils étaient tous barrés dans l'autogestion.
- Vas-y, explique.

– Une vie collective basée sur des principes libertaires. Pas mal d’artistes, dans le tas : ils créent tous ensemble mais refusent le marché de l’art. Dans la baraque, chacun fait le ménage un jour différent, et il n’y a pas de possession privée. Tu mets en commun pour la collectivité, tu vois ?

– Très bien, oui.

– Franchement, Jeanne, c’était tentant.

Son prénom, dans la bouche de l’autre, ça lui fait comme une beigne, ou une caresse.

Elle serre les dents, écrase sa clope dans une motte de terre.

Elle s’en tire pas trop mal pour camoufler son trouble. Elle fixe ses mains à lui, qui s’agitent avec ses mots, qui dansent dans l’air, déchirent des feuilles. Tout en lui est mouvement, tandis qu’elle se transforme lentement en glaise, immobile. Mais elle sourit, au-dehors et en dedans, à gober l’air opaque autour d’eux, à oublier les coups de matraque, les gardes à vue et tout ce qui la révolte. Elle se dit qu’il faut qu’elle se reprenne. Que ce mec est drôle mais pas suffisamment pour qu’elle bloque bêtement comme ça. Ou peut-être que si. Elle est un peu débordée.

Sans foi ni loi, PKJ, 2019

Ce roman western raconte les vie et mort d’Abigail – Ab – Stenson, qui choisit de vivre libre, non sans égoïsme. La hors-la-loi a kidnappé Garrett – le narrateur – qui très vite n’a pas du tout envie de la quitter. Dans la scène ci-dessous, prendre un bain s’impose aux deux fuyards.

EXTRAIT 1 pp. 33-34

Il y a sous nos fenêtres un remblai parfait pour passer de toit en toit, mais je n’ai pas pensé à fuir – l’idée qu’elle me voie à poil suffit à me tétaniser.

– Déshabille-toi, Garrett, j’aime pas l’eau froide. Je m’en tape, de ta queue, si c’est ça qui t’inquiète.

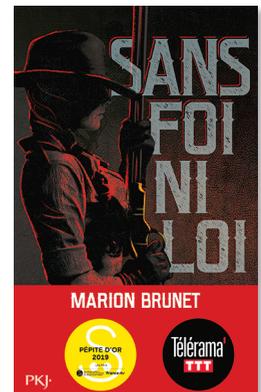
Voyant que je ne bouge toujours pas, Ab soupire et attrape sa winchester, la cale nonchalamment sous son bras, canon tendu vers moi. Elle rallume son mégot, la fumée vient rejoindre les vapeurs opaques du bain.

– Allez, Garrett, un peu de courage. Faudra bien que tu te déshabilles devant des filles un jour, et d’autres seront moins indulgentes que moi, je te promets.

– Moins menaçantes aussi, j’espère, je grogne en déboutonnant ma chemise.

Ab se marre.

– Eh ben figure-toi que c’est même pas sûr. Y a pas toujours besoin d’un canon braqué pour faire peur.



Le fait qu'elle discute m'aide à mieux supporter la situation. Je pourrais presque imaginer qu'on est deux vieux amis et que ma nudité n'implique rien d'autre qu'un bon bain. Sauf que je ne me mets nu devant personne, jamais. Fils de pasteur, ça t'inocule la pudeur et la retenue, la honte du corps aussi. Mais c'est pas seulement pour ça que personne ne m'a jamais vu à poil, sauf mes frères.

- Eh ben tu vois, c'est pas si difficile, lâche Ab sans rire, quand j'abandonne mon caleçon sur le sol de la chambre.

Je ne me suis pas tourné, et je suis entièrement nu sauf ma chemise ouverte que je ne parviens pas à retirer. Je vois bien qu'Ab ne cherche pas à m'humilier ; se moquer de ma pudeur excessive tout au plus.

- Un problème avec la chemise ?

J'y vais. D'un coup d'épaule je fais glisser la chemise et la laisse au sol, en boule avec le reste de mes fringues, et j'entre dans l'eau en regardant Ab dans les yeux, la défiant de faire le moindre commentaire. À l'affût de sa réaction, aussi, quand elle verra les marques.

Ça ne loupe pas, Ab émet un sifflement étrange en écarquillant les yeux - elle n'est pas du genre à faire semblant.

- Putain mais c'est quoi, ça, exactement ? Qui t'a fait des trucs pareils ? »

Garret assiste aux retrouvailles d'Ab et de sa fille, qu'elle a confiée à une danseuse de saloon.

EXTRAIT 2 pp. 75-76

Elle doit avoir cinq ans, peut-être six. Ab n'a pas bougé, elle fume, une botte dans la poussière et l'autre sur une des marches, genou relevé. Elle a dû faire du bruit, claquer sa botte sur le bois, ou alors la gosse a senti qu'elle n'était plus seule, parce qu'elle relève soudain la tête et plisse les yeux dans un mouvement de gêne, essuie ses petites mains sur sa jupe. Son visage s'illumine et elle se redresse, galope maladroitement vers Stenson. Qui n'esquisse pas un geste. La gosse l'enlace et pourtant Ab reste là, bras ouverts, clope à la main.

Au bout d'un petit moment, elle finit par répondre à l'enfant, lui caresse la tête comme on caresse un petit animal. Son regard se pose très loin, flou et triste.

Derrière les carreaux je transpire, les ongles enfoncés dans la chair de mes paumes.

Plein gris, PKJ, 2021

Pourquoi et comment a-t-il été noyé, Clarence, ce leader charismatique d'une bande de cinq jeunes partis en voilier pour les vacances de printemps? Le roman s'ouvre sur la scène où le corps de Clarence est remonté tandis que la tempête s'abat sur les survivants.

EXTRAIT pp. 91-92

Le temps s'étire dans le carré, nous ne parlons plus. Sam a réussi à s'assoupir, affalé dans un angle de la banquette. Victor a posé sa tête sur la table mais il ne dort pas, je vois sa glotte monter et descendre à toute vitesse.

Ne pas pouvoir agir est pire que d'être au danger comme on l'était tout à l'heure avec Sam. Faire quelque chose suspend la peur, donne un but, l'impression de lutter. Ici dans le carré, nous sommes prisonniers, sans forces, victimes et attentistes. C'est mille fois plus angoissant que l'action. Élise rumine, et nos regards se croisent. J'ai l'impression qu'elle ressent la même chose que moi.

– On retente la radio? propose-t-elle.

Une grande gratitude me traverse. Faire quelque chose, tenter l'impossible, appeler à l'aide. La radio, évidemment. Je souris à Élise, nous nous comprenons, je le sais. Elle aussi est incapable de s'assoupir pour l'instant, tant qu'il lui reste de l'énergie. On relance le signal d'appel. Penchés au-dessus de la table des cartes, on écoute la radio émettre des grésillements et une voix en sortir, trop brouillée pour qu'on en saisisse les mots, ce qui nous tire quand même des grognements de joie. Elle n'est pas foutue! La radio 91 n'est pas en rade, c'est juste le signal qui était coupé. Minuscule victoire, mais c'est déjà ça. Je triture les boutons, l'oreille tendue vers la voix qui reste inaudible. Élise se mord la lèvre. Ses boucles émergent de chaque côté du bonnet qu'elle n'a pas retiré, de minuscules anglaises serrées sur lesquelles j'ai toujours aimé tirer, pour l'énerver et pour rire avec elle. M'émerveiller de leur texture, moi qui ai les cheveux raides et drus, truffés d'épis. Je m'accroche à ces petits ressorts souples comme un rappel du vivant et de l'insouciance. Je ne sais pas si Élise comprend, mais je crois bien que oui, parce qu'elle m'offre un sourire lamentable et chaud. La voix devient plus claire, le timbre est monocorde et tendu, les mêmes mots reviennent. C'est de l'anglais! Ça veut dire qu'on a dérivé dans l'autre sens. Élise et moi le parlons bien, mais c'est autre chose de comprendre des bouts de mots hachurés. On dirait que la voix ne s'adresse pas à nous, mais fait une annonce générale à tous les bateaux susceptibles de capter la ligne.

– Ils disent que la tempête continue, c'est bien ça?»

